

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice METRAL

Les secrets de la poésie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 377-380

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LES SECRETS DE LA POESIE

Le texte ci-dessous est un fragment inédit d'un essai sur la poésie que M. Maurice Métral achève en ce moment et qui paraîtra au printemps à Paris, chez Gallimard, sous le titre « Les mystères de la Poésie ».

Tapi au fond de son secret, le Minotaure sommeille toujours au cœur du labyrinthe. L'aventure poétique ne se justifierait point si le poète n'approchait le monstre, ne l'apprivoisait ou ne se laissait par lui dévorer : un poème naît sans cesse d'un miracle dont les prémices appartiennent aux puissances obscures.

On se propose, cependant, d'entretenir ici le lecteur des mystères de la poésie ; de ceux-là qui transforment un exercice dans lequel l'art du langage connaît soudain ses plus ineffables limites en une sorte de message que les dieux ne désavoueraient pas toujours ; de ceux-là qui, aussi loin de lui-même qu'ils portent un poète, ne le dépassent pas pour autant puisqu'il les confond avec les siens et que l'authenticité d'un poème demeure justement liée aux pouvoirs de cette communion ; de ces mystères, enfin, qui peuplent et animent ces hautes régions où l'esprit se détache de ses apparences afin de rejoindre, dans la seule pénombre propice à l'exaltation du Verbe et du Chant, l'esprit même de toute poésie.

Si la poésie acceptait de n'être qu'un *langage*, un alignement de mots soumis à des règles implacables de rythmes et de sonorités, que pourrait-elle envier à cette autre aventure de l'expression, la prose ? C'est parce qu'il existe entre la prose et la poésie, non point tant une différence visible et extérieure de forme qu'une antinomie profonde de nature

et de rayonnement, que le premier mystère de la poésie gravite autour de sa présence et de sa réalité.

S'il existe, depuis toujours, un souffle de poésie suspendu sur le monde, quels que soient son objet ou sa raison, il n'est jamais formulé qu'en fonction de certaines contingences temporelles. Toute poésie véritable est, à coup sûr, éternelle et nous signifie aussitôt sa permanence en dehors et au-delà du temps et des hommes. Mais ces derniers vivent et meurent ; de générations en générations leurs besoins grandissent, se développent, changent de pôle et, avec eux, les devoirs et les buts de la poésie. Plus l'homme avance dans une civilisation dont les seuls témoignages durables et les seules acquisitions authentiques résident justement dans les successives victoires de l'esprit sur lui-même, plus l'homme devient nécessairement exigeant à l'égard de ces mêmes victoires. Que l'on n'écrive plus aujourd'hui de poèmes épiques, cela signifie que l'homme a depuis longtemps épuisé tout leur suc. Notre civilisation poétique nous a, le long des siècles, conduits à exploiter un grand nombre de formules et, partant, nous a instinctivement contraints à les abandonner les unes pour les autres lorsque, ayant enfin découvert et conquis leur classicisme, elles ne pouvaient plus nous enrichir : c'est qu'avant tout autre raison d'être la poésie fournit un merveilleux outil de connaissance à l'homme qui la crée ou à celui qui l'éprouve. On a vu des poètes s'engager périlleusement sur des chemins qui, aux yeux du monde, ne menaient nulle part : leur expérience en était-elle pour autant inutile ? Non. Aucune expérience poétique ne saurait être en soi inutile puisque celui qui la tente ne répond alors que de lui-même et n'agit de la sorte qu'afin de communiquer avec le double, autrement inconcevable, le témoin de cette existence intérieure qui, *de l'autre côté*, le surveille, le conduit jusqu'à ce point extrême où la voie de l'un se confond avec celle de l'autre. Rien ne peut se perdre dans cet échange : le gain de l'homme sur lui-même, sur ces *inconnues* dont il est l'émanation visible, est acquis une fois pour toutes à tous les autres. Nul ne saurait s'en défaire, ou l'ignorer. Toute terre découverte par un seul devient tôt

ou tard le patrimoine d'une multitude, sinon le lieu de rencontre de quelques-uns.

On épilogue volontiers sur l'échec d'un poète. En réalité, il n'y a jamais échec. Toute aventure, même la plus insolite, mérite d'être courue : un homme ne s'exténue jamais en vain sur ses propres traces ; le souffle qu'il a fait sien, retenu, détourné, amplifié, ou affiné, s'intègre désormais dans celui que nous respirons. A notre tour, nous devons nous approprier les vertus de ce souffle, les plier à nos exigences, les épuiser si possible. Cependant, la poésie continue.

La poésie continue. Qu'elle puisse exister dans deux espèces de réalité et de présence, — l'une figée dans son Olympe comme une statue désincarnée, l'autre vivante et constamment réincarnée selon les caprices de ses métamorphoses terrestres, — cette dualité n'implique point, au contraire, le divorce obligatoire de deux apparences. Une même vérité absolue les confond dans un *temps* qui n'est ni le leur ni le nôtre, au large d'un univers qu'elles créent et recréent inlassablement. Cette vérité absolue et unificatrice, cette vérité permanente de la conscience humaine qui réintègre son château intérieur, ne serait-ce donc justement *la vérité poétique* ?

Lorsque Agrippa d'Aubigné écrit *Les Tragiques*, ce n'est point seulement pour nous la torche qui se rallume sous le ciel massacré des guerres de religion, c'est aussi, dans sa rudesse et son agressivité, une voix humaine qui devient soudain poésie : de ce haut et tumultueux lyrisme, une seconde et immédiate réalité renaît des cendres dispersées autour d'elle, une réalité qui surpasse l'autre parce qu'elle la sauve de ses ruines — *la réalité poétique*.

Si les plus grands de nos poètes ont, si l'on veut, accepté la grandeur et la servitude de leur époque, et même si, parfois, ils l'ont niée, il n'en demeure pas moins que leur rattachement, même négatif, aux choses de leur temps, assure désormais ces dernières d'une éternité enfin authentique, enfin retrouvée. Oui, même s'ils l'ont niée : nier l'accidentel et le temporel, l'attitude est parfois plus active, plus efficace

— mais non moins généreuse, qu'une réalité dominée par ses propres métamorphoses.

En dépit de la singularité de leurs découvertes, ni Scève, ni Nerval, ni Mallarmé, ni André Breton, ne sont obligatoirement des phénomènes étrangers ou hostiles à leur époque, à leur *date*. Ils ont plus courageusement transcendé l'une pour conférer à l'autre sa couleur qui, sans rien emprunter à celle du temps visible et fugace, n'en reflète ni n'en dégage pas moins celui qui, grâce à eux, prend l'aspect vivant d'une plus haute vérité. La vérité poétique n'existe pas uniquement dans la lettre suscitée ou déterminée par telle ou telle époque ; elle s'accuse et s'affirme parfois d'avantage chez les poètes qui, apparemment exilés de leur siècle, ont été finalement et expressément déterminés par lui — tant et si bien que, derrière leurs messages, celui-ci transparait avec plus de force, de lumière, de sereine réalité.

Ramuz écrivait un jour : « La véritable poésie ne sert apparemment à rien ; elle est, il lui suffit d'être. Sa véritable rencontre avec l'événement n'est nullement dans le sujet ni dans le choix des circonstances ou celui des personnages, ni dans la défense d'une cause même juste : elle est dans une certaine *hauteur de ton* qui se trouve d'elle-même être celle des événements... » Ce qui revient à dire sans doute que si, d'une part, la poésie dictée par l'événement (comme *Les Tragiques*) rejoint et traduit ce dernier plus péremptoirement qu'un récit de l'événement lui-même, — d'autre part, la poésie qui évite tout engagement daté dans le temps et l'histoire, qui s'interdit de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, risque tout autant, sinon plus que la première, de refléter à son tour un événement et lui apporter son explication profonde : ce n'est plus là, en définitive, qu'une question de niveau et d'attitude. Et, si l'on poursuivait ce raisonnement jusqu'à son terme, on aboutirait aussitôt à cette constatation élémentaire : poésie *provoquée* ou non, pure ou impure, il n'est de véritablement poésie que celle qui s'identifie à l'univers qui la suscite ou qu'elle transcende, que celle qui, d'un univers occasionnel ou singulier, fait naître soudain un univers authentique et permanent.

Maurice METRAL